



N° 14. — 2^e année

NOVEMBRE 1917

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : " Indésirables ", *Claude Le Maguet* — Les grandes voix du temps, *P.-J. Jouve*
— Au peuple! *Paul Birukoff* — Après trois années (fin), *J.-P. Samson* — En quelques
mots, *Claude Le Maguet* — L'internationalisme en Suisse, *P.-J. Jouve* — Livres et Revues,
David Roget — Bois gravés de *Frans Masereel*.

ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 5 fr. — Six mois, 2 fr. 50 — Trois mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

“ Indésirables ”

Bien que cette épithète qui a fait fortune soit usitée depuis peu de temps, on constate en lui donnant un effet rétroactif, que ceux auxquels elle s'applique forment à travers l'histoire la plus fière lignée.

« Indésirables » ont toujours été les hommes ayant su garantir leur personnalité de toute démonétisation.

« Indésirables » sont donc ceux qui, appartenant à une nation belligérante, ont résisté, lors de la déclaration de guerre, à la générale conversion des hommes en bêtes de pacage.

Il y a cette différence entre les bêtes d'un troupeau et les citoyens d'un pays : c'est que la « dignité » de citoyen est inaccessible au bétail, tandis que leur passivité rend les citoyens aptes à former les plus beaux troupeaux.

Si ce peut être une consolation pour d'aucuns de conclure à la supériorité des citoyens, ne les en privons point.

J'ai, quant à moi, la fierté d'appartenir à la catégorie des « indésirables ». Les hommes de bonne trempe sont fatalement parmi les réprouvés. Les justes n'étant pas le nombre, il faut se résigner à subir l'injustice si l'on ne veut pas l'exercer.

Mais c'est en mon nom seul que je parle ici. Si je me sens lié à tous les rebelles, atteint que je suis de la même réprobation, je ne saurais cependant faire aucune déclaration qui les engage.

Rien n'est moins fait pour m'étonner que l'arrêté qui nous concerne. En m'insoumettant à certaines lois qui sont plus gravement une infraction à la raison, à la dignité et aux sentiments humains, j'ai envisagé sans reculer les conséquences qui pouvaient découler de ma résolution. Mais je n'ai pas perdu le droit de juger des coups qu'on nous destine ni des raisons invoquées pour les justifier.

Un peu de franchise ne pouvait messeoir. Notre indésirabilité qui vient d'être consacrée par un arrêté du Conseil fédéral n'est pas chose nouvelle. Il y a beau temps que l'hostilité des autorités nous était marquée, soit par la tolérance des persécutions exercées au nom d'une officine étrangère, soit par des pratiques administratives équivoques, soit par des mesures arbitraires prises contre certains ; — il y a beau temps qu'on nous distinguait du reste des étrangers par un régime défavorable, ce qui était proprement nous dénier le droit d'asile. Notre insécurité s'est aggravée de jour en jour. Il y avait déjà cet avertissement significatif donné à chacun sous la forme d'un cachet imprimé au permis de séjour : « Valable jusqu'à la fin de la guerre. Révocable immédiatement ». Mais ce n'était là qu'un prélude, car la détestable campagne de presse entreprise contre nous devait porter ses détestables fruits. Aujourd'hui, la sollicitude des autorités à notre égard est telle que les chefs de police de chaque canton se sont réunis pour discuter des faveurs qu'il convenait de nous réserver. Il résulte clairement de cette réunion que l'arbitraire aura le

champ plus libre qu'il ne l'eut jamais. Quand on songe à la façon dont on a pu en user déjà avec Schreyer, Lou-radour, les quatre Italiens et d'autres encore, toutes les craintes sont permises.

Cette réunion, d'ailleurs, eut toutes les allures d'un complot. On a conspiré contre nous — êtres redoutables — un peu à la façon de ces paysans tenant conseil avant que d'entrer en chasse contre des bêtes malfaisantes terrorisant leur contrée. N'a-t-on pas avisé aux meilleurs traquenards à nous tendre?...

Nous avons donc à répondre de notre situation comme si elle constituait une violation des lois du pays. En conséquence, nous sommes traités en délinquants. Les cantons pourront, dit l'arrêté fédéral, nous réquisitionner pour le travail des champs. Nous voilà corvéables à merci et nous devons réparer les dommages d'un mal auquel nous n'avons pris aucune part. On ne nous dit pas dans quelles conditions nous serons mobilisables ; il suffira certainement d'un prétexte et le bric-à-brac policier en est bien fourni.

Cette bonne terre qu'on avait délaissée trouve sa vengeance. La guerre offrait le profit et l'on ne voulut pas laisser passer l'occasion. Tous aux munitions et vive la guerre ! Bon dividende pour l'actionnaire : agrandissons l'usine et jusqu'au bout ! Forte quinzaine pour l'ouvrier : faut pas s'en faire, on les aura !...

Ce qu'on a, pour l'instant, c'est une situation économique inquiétante.

Mais c'est alors que les « indésirables » deviennent fort commodes. On commence par les intimider : « Tâchez de vous tenir peïnards, mes mis. Nous pourrions très bien vous parquer à Witzwil ou vous expulser. Mais nous ne sommes pas si méchants. Nous allons tout bonnement vous procurer du travail à la campagne, qui manque de bras. Ça vous va?.. »

Et à vous, ça ne peut manquer de très bien aller, n'est-ce pas ? malheureux qui ne voyez pas ce qu'il y a de misérable à exploiter la situation de gens traqués ! Vous pourrez, sans renoncer au profitable travail de guerre, voir la situation économique s'améliorer de jour en jour. C'est de l'or et du pain assurés pour vous ; du fer et du sang pour d'autres. Les actions du jusqu'aboutisme remonteront alors pour ne plus baisser.

J'ai le caractère assez mal fait pour ne pas trouver mon compte dans cette combinaison. Ce qui est à la convenance des gens intéressés à la continuation de la guerre, ne peut agréer aux fervents amis de la paix. Quoi ! on aurait refusé sa participation au crime pour se voir imposer une fonction qui favoriserait un état de choses et un état d'esprit qui l'entretiennent ! On irait travailler la terre pour permettre à la muflerie « consciente et organisée » de tourner des obus ou de fondre des grenades, et aux usiniers de la mort de prospérer grâce au vaste écrabouillement des hommes !

Il est temps de remédier à une situation économique dangereuse dérivant de la guerre?... Que MM. les profiteurs et MM. les complices commencent !

Mais la mesure la plus grave qui a été envisagée est celle qui prévoit l'expulsion de certains réfractaires. Oui, dorénavant, on pourra remettre aux autorités de leur pays, notamment, les insoumis et déserteurs coupables d'antimilitarisme. On voit par là ce qu'on tenait pour particulièrement indésirable : à savoir les idées qui s'opposent à l'aberration mondiale.

Comment ! la guerre a déjà causé la mort de plus de dix millions d'hommes et il nous serait interdit de déclarer que le militarisme est une chose odieuse et que sont des brigands ceux qui le défendent ! J'entends bien qu'on ne nous reprochera pas nos idées, si nous consentons à ne les point professer, mais tout le monde n'a pas l'âme faite pour accepter une telle prime à la lâcheté. En notre temps d'universelle bestialité, ce n'est pas trop de quelques hommes décidés à le rester, quelque prix qu'il faille y mettre.

CLAUDE LE MAGUET (SALIVES).

Les grandes voix du temps

L'hostilité des hommes entre eux est contre nature.
MARC-AURÈLE.

Il n'y a pas de coupables, entends-tu, pas un !
Je les acquitte tous. SHAKESPEARE.

Je veux dire que la haine doit être vaincue par l'amour.
SPINOZA.

Réforme un homme ; réforme ton propre homme intérieur.
CARLYLE.

Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître en lui l'amour.
TOLSTOY.

A ce peuple de coquins et de sanglants, à cette tuerie qui est l'achèvement des Industrialismes, à cette universelle aberration, cette bestialité savante imposée comme esclavage, il faudrait faire réentendre les grandes voix passées. A ces enrichis par le sang d'autrui, à ces honnêtes négriers démocrates, qui du haut des tribunes du suffrage universel envoient à l'abattoir les millions de têtes obéissantes — pour la liberté ; à ces moutons innombrables, mais sans conscience, qu'on égorge ; à tous, il faudrait faire réentendre les grandes voix de Conscience Juste, de Sainteté morale, de Vérité vivante. Les grandes paroles non polluées. Les grands cris qui les ont flagellés depuis toujours.

On ne tue pas les voix de la Sagesse aussi facilement que l'on tue les hommes. Les voix demeurent derrière vivants et morts. Ces voix, la seule preuve de Dieu que nous ayons, demeurent comme des miracles au sein de la plus ignoble condition humaine.

Devant tous ces sanglants d'aujourd'hui, il faudrait faire passer les grands soleils de Foi, les solitaires dont les rayons se rejoignent, d'âge en âge ; il faudrait faire flamber pour eux tous les hauts sacrifices, ceux qui jaillirent de l'âme seule en face de son dieu, qui n'eurent pas les troupeaux humains avec eux, mais contre eux ; il faudrait les frapper du fouet de toutes les grandes ironies,

les accabler sous le poids des grands scepticismes, les soulever avec les hauts sarcasmes. Il faudrait enfin, avec la vraie grandeur humaine, écraser leur grandeur fautive, meurtrière et stupide.

Aveugles et sourds de naissance ? Ou perdus pour toujours ? Car le drame sauvage est posé depuis toujours. Tout a été jugé et dit, la lâcheté accusée, l'héroïsme accusé. Les grands parmi les hommes, à quelque religion, à quelque libre pensée, à quelque parti ou quelque foi qu'ils appartiennent, quel qu'ait été le travail de doute ou d'espoir de leur esprit, les grands ont hélé la même Vérité, fouaillé la même servitude et montré le même salut. « L'essence de toute religion qui fut et sera, dit Carlyle, est de rendre les hommes libres. »

Les grands se répondent parmi les hommes. Entendez leur jugement : c'est le jugement sur l'Aberration meurtrière qui, grâce à la Science, exploitée par les industriels et servie par les penseurs, tient cette fois la terre entière. Et, d'un regard, embrassez le petit espace de civilisation humaine connue, quarante ou cinquante siècles ; de l'Assyrie au temps d'Aristophane ou à cette guerre moderne, y a-t-il une stupidité, une férocité nouvelles ? Et en manque-t-il une seule à l'appel aujourd'hui ? Ces modernes n'ont même pas inventé leurs mensonges, leurs mensonges de maîtres et d'esclaves ; ils n'ont fait qu'exploiter en grand de vieilles hypocrisies. La torture est aussi ancienne que le monde, elle est d'âge en âge comme une coulée sanglante ; ces modernes n'ont inventé, avec la science de leur cerveau, que l'étendue mécanique de la torture. C'est seulement dans la dimension du crime qu'il y a un abîme, où ils jettent le monde. Mais le drame éternel, le drame du salut, le drame *du noble et de l'ignoble*, la lutte pour l'Esprit, la lutte pour la Liberté, la lutte pour l'Amour, cette lutte n'est-elle pas engagée depuis toujours dans la conscience des hommes ? Lutte engagée, et victoire remportée par tous les grands entre les hommes ? Tous les sages ne sont-ils pas unis, et toutes les bêtes réunies ? N'ont-ils plus de mémoire pour le passé, plus d'intelligence pour le présent, les nouveaux venus dans ce vieux cirque de tortures ?

Car ils voudraient que tout fût nouveau. Ils voudraient que cette guerre — La Guerre — fût le fléau inconnu qui frappe les « peuples innocents » pour leur ouvrir l'Age d'Or. Ils voudraient que cette guerre fût la première. Ils voudraient que dans ses horreurs, aussi bien que dans ses causes, elle n'ait rien de commun avec les guerres du passé. « Jamais l'humanité ne monta plus haut », déclare un de leurs *sacs-à-vent parlementaires*. Ils voudraient qu'elle ne ressemblât à aucune tuerie ; qu'elle fît couler le sang autrement, qu'elle suppliciat autrement les hommes ; — cela, oui, la mécanique en fait son affaire. Ils voudraient que le massacre se fit pour des idéals divins que les hommes ne connaissaient pas jusqu'ici, et que les gouvernements leur révèlent. (Que ce soit pour des Affaires et des Tyrannies que les hommes ne connaissaient pas jusqu'ici, pour les intérêts d'une

Ploutocratie dont la monstruosité grouillante n'existait pas encore au soleil, ils le déclarent moins clairement). Ils veulent que le pourrissement, l'exploitation dotée du système Taylor, l'étendue de la misère et de la mort ne soient que des accidents de cette entreprise divine — « dont nous sommes absolument innocents », comme ils disent. Non plus la guerre des guerriers, mais la guerre des hommes de paix; non plus la guerre d'esclavage, mais la guerre de la liberté. La guerre de la Civilisation, contre la guerre. A l'hypocrisie démocratique, il fallait nécessairement la plus hypocrite de toutes les guerres.

Et tous les massacrés et asservis, d'âge en âge! Frères, guérissez le mal nouveau en vous faisant massacrer pour lui. Appelez divin votre vieux mal, votre éternel mal de violence, vous en oublierez la profondeur. Endormez-vous, graissés d'argent ou abrutis de discipline, sur les horizons de félicité céleste qu'ils posent devant chacun de vos misérables meurtres: dans trois mois, dans six mois, le Bonheur Universel, la Liberté, dont vous avez grand besoin! Et massacrez en dormant, comme le vieux Turc agonisant qui demande à tuer son Arménien pour aller au ciel, et, de ses mains tremblotantes, coupaille une gorge d'enfant. *Ils n'en demandent pas davantage.*

Mais nous, compagnons, écoutons la voix des Grands. Ils ont tout dit. Ils ont porté de main en main la Vérité immuable. Ils ont montré le Salut immuable.

P.-J. JOUVE.

AU PEUPLE !

Révolte-toi donc, ô peuple souverain !
Secoue le joug des oppresseurs infâmes.
Refuse donc d'obéir à leurs commandements,
Qui guident le genre humain au gouffre de l'enfer.
Conçois ta force qui est inébranlable,
Tes idéaux vont loin, en devançant les leurs.
Pourquoi cette soumission sans trêve et sans révolte ?
Pourquoi cette tuerie des frères, des innocents ?
Pourquoi la ruine des villes et des villages ?
Pourquoi trempes-tu tes mains dans cette besogne impie ?
Pourquoi ne vis-tu pas de joie et de bonheur ?
Soulève-toi donc, ô peuple souverain !

PAUL BIRUKOFF.

DANS LA RUSSIE EN GUERRE

... Des décrets fixent la journée de travail à 8 heures. Un décret a accordé l'égalité de droits à toutes les nationalités. Aucun étranger n'a été inquiété...

DANS LA SUISSE¹ EN PAIX

... Le Conseil fédéral se réserve la faculté de prononcer l'expulsion des déserteurs et réfractaires qui ont été condamnés..., ainsi que ceux qui se rendent coupables de menées anarchistes ou antimilitaires...

... Des sûretés convenables seront exigées des déserteurs et réfractaires... Ils ne pourront changer de résidence qu'avec la permission de l'autorité cantonale... Ils pourront être astreints à des travaux d'intérêt public, etc.

¹ Démocratique et hospitalière.

Après trois années¹

De quelle manière échapper ? Une première considération toute extérieure, déjà peut nous laisser entrevoir l'entrebaillement d'une porte. Toute science jeune suggère à ses adeptes et bien plus encore au public un enthousiasme légitime pour ses méthodes récemment victorieuses. De là à en vouloir faire l'extension aux objets qui ne sont point de son domaine propre, il n'y a qu'un pas. Ainsi tout le xvii^e siècle s'est appliqué à transposer en termes mathématiques les problèmes de la philosophie et de même les évolutionnistes ont appliqué une phraséologie biologique aux questions les plus générales. Taine reste célèbre au même titre par son esthétique également biologique et par ses travaux d'idéologue frappé des résultats de la chimie, comme Bergson a appliqué en un sens une méthode de psychologue à la philosophie pure. Or, pour incertaines qu'elles soient encore, les sciences sociales ne laissent point de constituer un ensemble de disciplines fécondes et révélatrices de faits nouveaux et humainement essentiels. On comprend dès lors que certains aient voulu faire de la sociologie la science des sciences et dont le rôle, analogue à celui de l'ancienne métaphysique serait de nous rendre raison de toutes choses. Mais les échecs partiels des tentatives du même genre, — panbiologiques, panchimiques, panpsychologiques, — nous sont peut-être une garantie préjudicielle contre tous les pansociologismes que nous voyons aujourd'hui si florissants.

J'ai gardé le souvenir d'un jeune idéaliste enfoui dans l'étude de la pensée hindoue et qui s'imaginait faire revivre en lui les ivresses extatiques de la contemplation orientale. Habitué à considérer l'être comme un système de rapports idéaux, la vie à ses yeux n'était rien de plus qu'un accident de contingences. Aussi s'étonnait-il de l'importance prise par les questions morales chez les philosophes d'occident. Si cette vie en effet, n'est qu'un manteau d'emprunt, le problème qu'elle pose, celui, comme on dit, du « sens de la vie », et auquel, prise au sens le plus vaste, la réflexion morale s'efforce d'apporter une réponse, ce problème n'apparaît plus guère doué que d'une importance secondaire. Mais il n'est pas donné à toutes les cervelles saines de concevoir notre propre existence comme un vague reflet de quelque chose d'autre et, pour qui s'efforce de rester dans les limites de la pensée positive, il semble bien difficile de rejeter le primat de la pratique : car le géomètre lui-même, qui construit une théorie sur les faits mathématiques les plus abstraits, dans le moment qu'il travaille ne laisse point cependant de vivre et d'être responsable de son activité. « Nous sommes embarqués », on connaît ce mot de Pascal. Mais si le primat de la morale semble difficile à éluder, il n'en va peut-être pas de même avec la sociologie ; peut-être avons-nous le droit de négliger que nous sommes un individu entre d'autres individus, tout en

¹ Voir le n° 13 des *tablettes*.



LA MORT. — *Ne crains rien, mon ami, je t'apporte la paix.*

restant cependant des hommes ; l'humain, en un mot, n'est peut-être pas impliqué dans le social.

Je ne songe pas à faire ici la moindre dissertation sorbonnarde et si je me vois amené à parler des thèses de M. Durkheim, c'est parce qu'elles me semblent représenter à souhait, en l'exagérant, une tendance dont la plupart de nos contemporains se trouvent plus ou moins imbus. De même que dans son travail sur la *Division du travail social* le célèbre professeur s'est efforcé de montrer que toute la réalité morale a sa source dans la vie collective, de même nous pouvons voir dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse* un essai de transposition en termes sociologiques de la théorie de la connaissance. Si nous en croyons M. Durkheim, les formes rationnelles auraient leur origine dans les formes de nos sociétés ; et ce qu'il a fait pour la morale et la logique,

on voit qu'il serait aisé de le faire également pour l'art. Je n'entrerai point dans les difficultés théoriques où un pareil compromis entre l'empirisme et le kantisme s'empêtrerait lui-même en rendant également moins claires les deux doctrines qu'il essaie de conjuguer. Je me contenterai de cette seule observation : que l'homme est un animal social, mais qu'il y a d'autres animaux qui vivent en société, ainsi que nous le montrent les études déjà anciennes d'Espinasse sur la société animale. Pourquoi donc, si l'homme est fait homme parce qu'il est groupé, pourquoi donc ses catégories logiques, esthétiques et morales diffèrent-elles de ce que peuvent être les catégories analogues chez d'autres espèces ? Argument d'allure scolastique peut-être, mais qui ne laisse point cependant d'avoir assez de force et de rendre une signification autonome à ces mêmes catégories dont on peut

dire qu'elle constituent le patrimoine le plus sûr des valeurs humaines.

Je pense qu'on aperçoit maintenant en quel sens je crois pouvoir dire que le scepticisme humain n'est pas une conséquence du scepticisme social et comment il semble permis d'entendre ce dernier. Si en effet les valeurs humaines ne sont pas de nature sociale, nous ne ferons point défaut à notre devoir d'hommes en leur rendant un culte pour elles seules, et ce sera peut-être au contraire, quoi qu'en ait pu généreusement penser Jean Louis, un moyen de participer à plus d'humanité véritable, que de s'adonner à un travail tout intérieur et de création idéale. Cela posé, vienne une tourmente, un remue-ménage de foules, une guerre, la solution qui s'offre à celui dont la vie sera celle de l'esprit, nécessairement, aura un caractère négatif. Tout son effort sera de ne point prendre part. Je sais, il vient aussitôt l'image de la tour d'ivoire et l'étiquette d'individualiste. Laissons, voulez-vous, la tour d'ivoire, décor où les esthètes de 90 ont exhibé leur pose ; et quant à l'individualisme, c'est un mot dont je n'aime pas la terminaison. Pourquoi dire d'une attitude qu'elle est individualiste lorsqu'elle est tout bonnement individuelle ?

Car je ne prétends pas le moins du monde ériger mes propres raisons en un système ayant une quelconque partie universelle ; ce serait refaire du dogmatisme social. Or, et je l'ai déjà dit dans cet article de *demain* dont je parlais au début, je sais trop que mes idées sociales actuellement sont nulles pour ne point sentir que mon attitude ne laisse pas en un sens d'être incomplète. L'homme n'est pas qu'un animal social, — je viens du moins d'essayer de dire pourquoi cela ne me semble pas vrai, — mais il vit quand même en société. Au reste, seuls une réflexion et un travail postérieurs pourront me permettre, sous ce rapport, d'obtenir des réponses plus organisées. Le départ établi une bonne fois entre mon moi humain et mon moi social, je ne saurais, on l'imagine, imposer le moindre veto à ma pensée touchant les réalités collectives et la façon de concevoir mes rapports avec ces dernières. Ce serait changer en lâcheté une pusillanimité, disons un scrupule philosophique sans doute déjà bien assez fort.

J'aimerais, à ce propos, terminer en indiquant moi-même la vraie faiblesse que je perçois au cœur de la méthode employée dans ces lignes. De tous les préjugés, les plus solides sont les préjugés rationnels et c'en est peut-être bien un que de croire à la nécessité, pour tout système social, d'apporter comme justification de lui-même un progrès vers le bonheur et même vers le perfectionnement. Mais le pire des préjugés est sans contredit celui de la science. Dire : je ne sais pas ce que c'est que la société et j'attends de l'avoir appris dans les livres ou par le raisonnement pour me déterminer à adopter une attitude sociale, n'est-ce point se conduire un peu comme un homme qui se refuserait à aimer une femme auprès de laquelle il sent naître la passion, sur cette admirable raison qu'il n'a pas encore découvert la

définition de l'amour ? Et je suis parfaitement disposé à reconnaître que, dans une certaine mesure, je ne suis pas tout à fait exempt de ce préjugé-là. Mais au travail, à la réflexion, je l'espère, viendra se joindre le bienfaisant effet d'une vie libérée ; car tout scepticisme même restreint est une fatigue et l'on m'accordera que l'ambiance des pays en guerre n'est point faite pour assainir ni pour reposer. Heureux seulement si une résistance préliminaire suivie d'un acte d'« insoumission » réfléchie sont capables de me rendre plus entièrement à moi-même, aux hommes, à l'humanité.

Zurich, octobre 1917.

J.-P. SAMSON.

EN QUELQUES MOTS

Il me revient qu'un M. Robert de Traz nous attaque, ainsi que divers confrères, dans la *Semaine littéraire*. Il paraît que M. Robert de Traz nous taxe d'insincérité. Il faudrait supposer de la bonne foi à M. de Traz pour tenter de le faire revenir sur ses assertions intéressées. Je ne pousse pas la naïveté jusqu'à ce point.

Je ne perdrai pas mon temps à discuter les insolences d'un embusqué au service de calomnie. Plus que toute, m'est odieuse la race des héros de l'arrière, des poilus du journalisme,

bons assassins garés des coups

— comme dit le rude poète Marcel Martinet.

Une invitation à M. de Traz : Ma nationalité me réservait une place dans les tranchées, côté du droit et autres balançoires. Je l'ai refusée. Qu'attend M. de Traz pour la prendre ?...

CLAUDE LE MAGUET.

L'internationalisme en Suisse

Nous sommes internationalistes, antimilitaristes, — je n'admets pour ma part la légitimité d'aucune violence, — nous comprenons cette guerre comme une concurrence de crimes impérialistes et de stupidités. Il existe aujourd'hui un certain nombre d'hommes comme nous, de par le monde, Europe et Amérique ; qu'ils soient étouffés sous la pesée de la machine militaire, qu'ils crient comme en Russie à travers la loi de sang de la révolution, ou qu'ils aient la liberté de lutter, d'écrire et de parler, dans un pays neutre, — leurs voix n'en sont pas moins là, universelles et résolues, et on doit les entendre. Il faut même de grands et constants efforts, à ces Etats qui ont entre leurs mains tous les moyens d'oppression, pour paralyser ou avilir ces voix rebelles. Il est vrai qu'ils ne manquent pas de serviteurs.

C'est donc sur ce terrain reconnu de l'internationalisme que nous répondrons à cet élégant publiciste romand qui s'alarme, pour la santé de la Suisse telle qu'il la com-

prend, de notre présence dans « son pays ». C'est sans doute faire trop d'honneur à sa diatribe hypocrite, pleine de généreuse mauvaise foi, que de lui répondre dans chacune des publications qu'il a visées. Je le fais pourtant ici, pensant qu'après l'excellent article de Jean Debrit dans la *Nation*, et la réponse de Guilbeaux dans *demain*, quelques petites choses restent à dire.

Socialistes ou libres esprits sans doctrine, mais voulant également le renouvellement d'une société condamnée dans son ensemble, il y a effectivement des hommes réunis aujourd'hui en Suisse, et qui combattent contre la guerre avec les armes qu'ils ont, revues, conférences, œuvres d'art. Ce qu'ils font en Suisse, M. de Traz ? Une besogne parfaitement franche et claire, dont vous pouvez estimer le « venin » « mortel » — peu leur importe. Une besogne, vous le savez, absolument désintéressée, bien que vous insiniez, plus diplomatiquement que d'autres il est vrai, qu'elle pourrait bien avoir des contingences avec la « propagande impérialiste » allemande. Ce sont des voix exilées. Un soutien de la société tel que vous, doit à peine imaginer ce que peut être, en ce temps de patriotisme glorieux, une voix en exil. C'est là une voix, Monsieur, qui ne peut se faire entendre dans son pays en guerre, où la liberté et la vérité n'existent plus, où l'humanité est proscrite, — comme elle est proscrite dans tous les autres pays engagés dans la même guerre. Ces voix parlent en pays « neutre », parce que la liberté de penser n'y est pas encore morte. Venus en Suisse pour de tout autres raisons que des raisons de propagande, nous pensons que nous devons y dire la vérité. Dans quel but, demandez-vous, puisqu'il s'agirait de convertir l'opinion française et que justement on ne peut lire nos écrits en France. Dans quel but ? Dans un simple but de vérité et de conscience, Monsieur. Cela se suffit. Il faut que ces choses soient dites, criées ; que la censure nous isole ou non, cela ne nous importe plus. Il y a de grands exemples derrière nous, des exemples de « liberté » équivalente : presque toutes les œuvres des écrivains russes ont paru en Allemagne ou en Angleterre, quand ce n'était en Suisse ; cela ne les empêchait pas d'être. Et puis, je vous dirai volontiers avec Voltaire que la France n'est à nos yeux qu'un coin de l'Univers. En tout cas, veuillez croire que notre objet n'est pas de convertir l'opinion spécialement suisse, quelque estime que nous ayons pour elle.

Des voix exilées, venues de France et d'ailleurs, il y en eut en Suisse, Monsieur. Edgard Quinet, Mazzini, Bakounine, les communards traqués, Elisée Reclus et Kropotkine qui publiaient ensemble à Genève le *Révolte*¹, Gorki et des milliers de révolutionnaires russes, depuis un demi-siècle, ont passé par votre pays. S'ils ont acquis de solides sympathies, ils n'eussent sans doute pas eu les vôtres ; s'ils étaient heureux de trouver ici des compagnons, ils ne travaillaient pas spécia-

lement pour un peuple, « le vôtre ». Et à présent, quand le problème n'est plus national, mais social et avant tout international, quand il embrasse par la guerre tous les peuples, qu'il faut délivrer de la plus énorme et la plus injuste tuerie de tous les temps, si la Suisse est une île miraculeusement sauvée, il nous semble que nous ne parlons pas pour les Suisses, mais bien au delà, pour tout ce qui est encore homme. Il est vrai que si « votre pays » avait su garder une certaine santé intellectuelle et morale, il eût pu faire entendre, à côté de nos voix, des voix fraternelles, neutres c'est-à-dire *impartiales*, assez nombreuses pour ne pas être, comme c'est le cas aujourd'hui, à peu près étouffées par une opinion furieuse.

Mais permettez-moi de vous signaler qu'il n'y a pas en Suisse que des pacifistes français ; il existe des pacifistes allemands. Je ne parle pas, je vous prie, de ces *défaitistes* de bonne couleur alliée qui bénéficient sans doute de votre haute indulgence. Je parle de socialistes allemands, d'intellectuels comme les professeurs Förster et Fried, de libres esprits internationalistes comme Ludwig Rubiner et Leonhard Frank, qui mènent ouvertement, sur un plan réformiste ou révolutionnaire, la même lutte que nous. Libre à vous de crier tout de suite, avec une parfaite bonne foi, qu'ils sont de mêche avec leur gouvernement, alors que nous sommes des traîtres vis-à-vis du nôtre. D'autre part, si comme vous voulez bien l'affirmer péremptoirement, c'est sur nous que doit retomber toute la « corruption » de la jeunesse, comment juger, Monsieur, des récentes manifestations dirigées contre la guerre, et venant de révolutionnaires internationalistes suisses-allemands ? Vous savez que ces manifestations d'une violence malheureuse — vis à vis desquelles je ne prends pas parti — n'ont leur origine ni dans la propagande allemande, ni dans l'activité des libres esprits allemands, et encore moins dans l'existence des pauvres « indésirables », — mais dans les sentiments d'un prolétariat suisse, sous l'action à distance de l'immense révolution russe.

Au sujet de la pensée, de la personnalité de Romain Rolland, de son œuvre européenne en Suisse, il nous faut encore une fois nous inscrire en faux contre un certain nombre de sottises. Ce qu'écrit M. de Traz prouve qu'il n'a jamais lu *Jean-Christophe*, si j'entends par lire comprendre la substance d'une œuvre. S'il avait lu et compris, M. de Traz qui n'est point sans intelligence ne répéterait pas, après M. Maurel, sur l'attitude européenne et humaine de Romain Rolland, une ânerie : si Romain Rolland est demeuré fidèle à ses idées, exprimées dans le dernier livre de *Jean-Christophe*, à sa foi dans une union fraternelle des peuples, c'est par « une sorte d'entêtement intellectuel qui n'admet pas la leçon des faits ». Plaisante berquinade ! Ces gens qui s'amuse à perpétuellement à trouver la contradiction en tout homme ne pardonneront pas à un libre esprit d'être demeuré fidèle, — fidèle à sa compréhension des « faits » autant qu'à sa foi. Au reste, c'est là le procès qu'ont fait à Romain Rolland la plupart des rénégats, et c'est ce

¹ « Genève était alors un des principaux foyers du mouvement internationaliste ». Kropotkine, *Autour d'une vie*.

qui peut nous étonner de la part de M. de Traz, dont l'orthodoxie nationaliste est demeurée, quant à elle, fidèle à soi-même. En vérité, notre « informateur des idées » ne connaît rien de Romain Rolland, ni l'esprit, ni l'œuvre, ni l'homme. Il ne sait rien d'une grande pensée qui, maintenant au-dessus de toutes les vicissitudes un idéal élevé de liberté et d'amour humain, la conception d'un large internationalisme entre les peuples, voit et comprend pourtant tous les degrés de la vérité complexe, toutes les forces, même adverses, et, n'imposant aucune loi, respecte toutes les pensées. Un esprit qui marque son indépendance vis à vis de tous et même vis à vis de ses meilleurs amis. Qu'un homme tel que Romain Rolland soit, pour une partie de la jeunesse suisse, une lumière de l'esprit, il n'y a rien là de surprenant; et seul peut s'en étonner un publiciste pour qui existent encore de vieilles hargnes littéraires. Quant à l'injure : « faux Christ des nations », jointe à l'accusation d'orgueil et d'égoïsme, nous l'enregistrons, M. de Traz. Ce témoignage d'insolence en retrouvera d'autres, français ceux-là, venus d'une clique enragée d'intellectuels. Nul doute que toutes ces vilénies ne pèsent leur poids, un jour futur. « Prenez garde au suicide, dites-vous à la jeunesse suisse, après l'avortement des chimères ». Et vous, Messieurs les propagandistes de la vérité, prenez garde au jugement du temps. « Lamentables victimes qu'on ne saurait trop plaindre d'avance ».

En réalité, nous observons vis à vis de la Suisse une réserve morale. Si nous saluons avec chaleur les jeunes gens suisses qui ont trouvé, par leurs propres moyens, une vérité fraternelle à la nôtre, nous ne voulons prendre parti dans aucune des questions politiques et sociales particulières à ce pays, — non que nous renoncions ici à notre pensée, mais parce que nous sommes momentanément, dans la société présente dominée par la mauvaise loi d'Etat, les hôtes de la Suisse. Jeunes camarades suisses, nous vous saluons comme on salue les compagnons d'une seule et large route humaine. C'est assez.

P.-J. JOUVE.

LECTURES POPULAIRES

LES TABLETTES organisent pour cet hiver une série de lectures populaires, qui seront données dans une même salle, à Genève, et auxquelles la revue convie le plus large public. Il s'agit de reprendre cette éducation directe par les grandes œuvres d'art, les œuvres riches de puissance morale et de cœur simple, capables de devenir ensuite de l'action en ceux qui les ont comprises et aimées. C'est ce que faisait Dickens quand, à partir de 1858, et pendant douze ans, il lisait aux gens de Londres, puis dans toute l'Angleterre et en Amérique, des extraits de ses œuvres pathétiques et tendres. Ce mode d'action est aujourd'hui trop délaissé. S'il était pratiqué, il pourrait lutter contre la double pourriture du cinéma et de la presse, dont le mal est incalculable, où tous les malheurs de notre temps trouvent leur ignoble écho. Nous essaierons donc d'organiser ces lectures populaires, avec les moyens restreints dont nous disposons; leur succès dépend de la bonne volonté des auditeurs; elles seront gratuites; elles auront lieu deux fois par mois à partir de décembre. Le lieu et la date précise, avec le titre de l'œuvre lue, seront connus par des affiches et des communiqués aux journaux.

Il sera lu à chaque séance une œuvre moderne, avec quelques indications sur la vie et l'ouvrage de l'auteur. Un certain nombre de lectures porteront sur le sujet de la guerre. Les lectures seront faites par P.-J. Jouve.

LIVRES ET REVUES

L'excellente et courageuse revue *Zeit-Echo* de Ludwig Rubiner, qui paraît à Zurich, ne publie pas d'œuvres n'ayant qu'un but littéraire. Seules les œuvres de sens européen sont admises. Le numéro d'août-septembre que nous avons sous les yeux répond parfaitement à ce programme. Il contient des articles de Rubiner, Iwan Goll, Alf. Wolfenstein, Léonhard Franck, Gustav Schultz, Han Kelzo et de Tolstoï « Le passant et le paysan » déjà paru dans les *tablettes*. Chacun de ces articles présenté sous une forme originale, conclut à notre responsabilité à tous devant la guerre, vu notre passivité antérieure.

Il faut mettre en première ligne les articles de Rubiner « La nouvelle troupe » et la nouvelle de Léonhard Franck « Les amoureux ».

Rubiner est tant soit peu désenchanté et n'aperçoit pas de grands résultats obtenus par les efforts des intellectuels dans chaque peuple, et notamment en Allemagne. Il fait le procès de Heinrich Mann et de Stefan Georges et conclut qu'en Allemagne, ce n'est pas parmi les célébrités, les conducteurs intellectuels du peuple qu'il faut chercher les efforts sérieux anti-guerriers, mais bien parmi les jeunes, les inconnus. « Nous ne sommes qu'au commencement d'une génération de précurseurs qui prennent conscience de ce qu'est la liberté. Mais c'est déjà un commencement, car vous ne tuerez pas la pensée, frères! »

Quant à Léonhard Franck, nous connaissions déjà sa nouvelle « Le Père » parue dans *Weissen Blätter* et dans *l'Almanach der neuen Jugend pour 1917*, nouvelle d'une émotivité si intense qu'elle convertirait au pacifisme les plus féroces guerriers genevois. « Les Amoureux » ne sont pas, à bien prendre, une nouvelle, mais un formidable réquisitoire contre la guerre présenté sous une forme originale. Nous sommes à la morgue de Berlin, qu'on a dû agrandir, vu la recrudescence des suicidés à cause de la guerre. Nous sommes en présence de victimes de la guerre d'un nouveau genre. Parmi eux un philosophe qui s'était suicidé pour ne pas obéir à l'ordre de mobilisation; une ouvrière parce que son fiancé avait été tué. Le philosophe et l'ouvrière s'étant mal suicidés se réveillent et se marient. Le philosophe rentrant chez lui retrouve l'ordre de mobilisation, il va dans la rue, harangue le peuple et finalement on le fusille, sa femme trouve la mort en voulant aller embrasser le cadavre de son mari. Tous les deux se retrouvent de nouveau à la morgue cette fois bien morts. Impossible en quelques lignes de donner une idée de cette œuvre, il faudrait une traduction complète.

Nous avons plaisir à signaler encore que *Zeit-Echo* rend pleine justice à notre ami Frans Masereel, tant comme artiste que comme « homme »; à relever aussi l'éloge de Jean Debrit, le seul journaliste romand honnête, impartial et... neutre! Décidément ces Boches sont des barbares. Mort aux Boches!!

David ROGET.

Voilà le programme de *Voies Nouvelles*, organe de la Fédération romande des socialistes chrétiens, qui commencera à paraître dès qu'il aura trouvé 1.000 abonnés : « Dire la vérité, proclamer notre foi dans la puissance de l'esprit, lutter contre la haine et le militarisme, travailler à l'établissement d'une société juste pour tous ».

Principaux collaborateurs : Paul Birukoff, H. Lasserre, Pillionnel, C. Vidart, Renée Warnery, E. Gloor, H. Monastier, Ch. Rosselet, Jean Piaget, Pierre Reymond, Abel Vaucher, E. Ernst, Jules Humbert-Droz, L. Tripet, L. Huguenin, Ragaz, Matthieu.

Pour s'abonner, envoyer 0 fr. 90 à Pierre Reymond, Côte, 29, Neuchâtel.

Si la guerre forme les héros, le goût de la guerre fait les brutes.

BULLMANN.

Le gérant responsable : SALIVES.

LES MORTS PARLENT

7 BOIS GRAVÉS
DE FRANS MASEREEL
ÉDITION DES TABLETTES

ALBUM (format 26 × 32)

Justification du tirage :

100 exemplaires ordinaires Fr. 0.50
50 exemplaires de luxe, numérotés et signés
(légendes manuscrites) imprimés sur
feuilletts détachés Fr. 4. —

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

..... exemplaire à Fr. 0.50

..... exemplaire à Fr. 4. —

Nom

Adresse

Signature

Envoyer ce bulletin à l'administration des tablettes